LA MORT DE KLÉBER,

OU

LES FRANÇAIS EN ÉGYPTE,

MIMODRAME HISTORIQUE ET MILITAIRE

EN DEUX ACTES ;

PAR M. CUVELIER ;

Musique arrangée par M. SERGENT ;

Divertissement de M. CHAP ;

Décors de M. JUSTIN LEYS.

Représenté, pour la 1re. fois, à Paris, au Cirque Olympique, le 7 janvier 1819.

Prix : 50 centimes.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard S.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

Imprimerie de DELAGUETTE, rue Saint-Merry, N°. 22, à Paris.

1820.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	MM.
KLÉBER, Général français.	Franconi aîné.
JULES, Trompette des guides du général. . . .	Adolphe Franconi.
Un Officier général de cavalerie.	Dominique.
Un Colonel de troupes légères à cheval. . . .	Bassin fils.
Un Général d'infanterie, Chef d'Etat-Major. .	Balliéste.
Un Officier, Ingénieur.	Férin.
Deux Aides-de-Camp.	L'espérance, Massen.
Deux Colonels d'infanterie.	La Haye, Amable.
SOLEYMAN, jeune turc d'Alep.	Paul.
SEID ABDOUL, Lecteur du Coran, au Caire, à la grande Mosquée.	Frédérick.
MOHAMMED EFFENDI, Magistrat du Caire. .	Théodore.
Un vieux Iman.	Ahn.
OSMAN, Aga des Janissaires.	Bunel.
NASSIF, Pacha commandant les Turcs. . . .	Bassin père.
IBRAHIM BEY, Commandant les Mamelouks. .	Lagoutte.
SAMEA, jeune fille turque.	Mlle. Adèle.
KADILLA, son aïeule	Mme. Demorange.
GEORGETTE, Vivandière française, mère de Jules.	Mme. Baron.
ZISKA, jeune éthyopienne au service de Kadilla.	Mlle. Céleste.

Officiers, Sous-Officiers et Soldats français de toutes armes.

Arabes, Mamelouks, Janissaires, Peuple du Caire.

La Scène se passe au Caire, et dans les environs.

PREFACE.

Strasbourg voit s'élever, dans ses remparts, un monument funèbre à la mémoire de Kléber.

Les guerriers, les magistrats, les citoyens de toutes les classes se placent sur la liste des souscripteurs. Ceux qui ne peuvent participer à cet élan national, le secondent du moins de leurs vœux. Enfin, nos Princes, jaloux de conserver tout ce qui tient à la gloire de nos armées, se sont empressés de donner l'exemple en honorant ainsi un de nos plus grands capitaines.

Si la faiblesse de mes moyens ne trahit pas mes intentions, si malgré la petitesse du cadre et le désavantage du genre, je parviens à retracer une petite partie des hauts-faits de cet illustre chef, en esquissant le tableau de sa mort déplorable, je croirai avoir bien mérité d'un public éminemment français, et le titre que j'ai choisi deviendra le gage de la réussite.

Ce petit ouvrage peut être considéré comme la réunion de deux actions bien distinctes. La première représente les préparatifs de l'assassinat, les privations et les souffrances, mais la

gloire et les triomphes des Français en Egypte; elle finit au combat brillant de Matariéh, qui décida la fuite honteuse du Grand-Visir.

La seconde offre d'abord le tableau du calme et de la paix qui succédèrent à la révolte du Caire et aux combats sanglans qu'elle fit naître; elle se termine par l'événement fatal et inattendu qui ravit à l'armée un chef aussi habile que brave, aussi généreux que juste, et priva l'Egypte de l'honneur de devenir une colonie Française. Au reste il n'y eut point de nouvelle insurrection au Caire après l'assassinat de Kléber; mais on la craignit un moment. Le tumulte de la fin n'est donc que pour ajouter à l'effet théâtral.

Nota. D'après un ordre du jour du Général en chef, tous les corps de l'armée d'Orient avaient des uniformes de diverses couleurs.

Je crois devoir une petite explication sur le mot *Mimodrame* que j'ai pris la liberté de créer. Celui de Mélodrame convient, ce me semble, à tous les *Drames* mêlés de musique (ou Mélodie). Ainsi, *Richard Cœur de Lion* et *Camille ou le Souterrain*, sont des Mélodrames ennoblis par les lyres de Grétry et de Daleyrac, et non des *Opéras comiques*.

Laharpe, dans son Cours de littérature, appelle l'*Iphigénie* en Aulide de *Gluck*, un beau *Mélodrame*, et l'auteur de Warwich s'y connaissait.

Dans ce sens, on dirait fort bien qu'*Athalie*, *Esther*, sont de sublimes *Mélodrames*. Pourquoi le secret d'en écrire de semblables s'est-il perdu? et que n'ai-je pu le retrouver? C'est un *souhait* par trop ambitieux, mais on me le passera, j'espère, en faveur de la *saison*.

Je crois donc, sauf meilleur avis, que le titre distinctif du genre qu'on a fort improprement nommé jusqu'à ce jour *Pantomime dialoguée*, pourrait être *Mimodrame*, et je soumets humblement cette innovation *aux amateurs*.

LA MORT DE KLÉBER,

OU

LES FRANÇAIS EN ÉGYPTE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une partie du désert ; à droite et à gauche , deux bancs de sable ; au fond , quelques palmiers isolés ; à gauche de l'acteur , en avant , un débris de colonne et des ruines.

SCENE PREMIÈRE.

Soleyman et Séid Abdoul arrivent sur un dromadaire, conduit par un esclave. Ils mettent pied à terre. Séid ordonne à l'esclave de conduire le dromadaire sous un palmier voisin, près des ruines; l'esclave obéit et disparaît.

SCENE II.

Soleyman fatigué , triste et rêveur , vient s'asseoir sur un banc de sable ; Séid se rapproche de lui, et le regarde d'un air sombre.

SEID.

Allah bénira nos travaux ; encore un pas , mon cher Soleyman; nous voici bientôt au pied des pyramides , et le voyage périlleux que nous avons entrepris , pour délivrer l'Egypte de la tyrannie

des infidèles, touche à son terme. Le Grand Caire est toujours au pouvoir des Français: mais si leur chef tombe, si Kléber cesse d'exister, ils se disperseront comme le sable du désert, au soufle du Kamsin formidable.

SOLEYMAN.

Je dois te l'avouer, cher Seid, mon courage est abattu..... La fatigue, l'inquiétude... Hélas ! j'ai sans cesse devant les yeux l'image de mon père chargé de chaînes, enfermé dans une horrible prison.

SEID.

As-tu donc oublié que tu peux le sauver? (*Soleyman se lève.*) Oui, si tu livres le combat sacré, si ton poignard atteint le cœur de l'ennemi du Coran, les récompenses que tu dois attendre de la munificence du visir, suffiront pour acquitter la dette qui retient ton père en captivité, et te former dans Alep une fortune indépendante, avec cette jeune beauté que tu chéris.

SOLEYMAN *avec feu.*

Ah ! pour obtenir la liberté de mon père et la possession de celle que j'adore, je puis braver les plus affreux dangers... Fais-moi connaître ce Kléber, cet ennemi du prophête que je dois frapper, et tu verras bientôt que Soleyman est digne de la mission glorieuse que l'ange de la mort lui-même est venu lui annoncer dans le sommeil

(*Il s'incline avec un respect fanatique.*)

SEID.

Modère cet empressement. Il ne nous est point permis d'agir avant d'avoir reçu les derniers ordres du brave Osman, aga des janissaires, qui commande en ce moment dans Héliopolis, l'avant-garde du grand-visir. C'est près de lui qu'il faut nous rendre... Viens, suis-moi...

Ils font un mouvement pour sortir. On entend dans le lointain quelques coups de fusil. Ils s'arrêtent.

SOLEYMAN.

Quel est ce bruit de guerre?... Les Turcs auraient-ils rompu la trêve faite avec les Français?

SEID *avec emportement.*

Oui, sans doute; il n'est aucun traité inviolable avec les ennemis du croissant. (*En se modérant.*) J'ai su dans Gaza que Kléber, d'après le traité d'El-Arisch, fidèle à des conventions dans lesquelles il trouve le salut de son armée, devait retirer ses garnisons des différentes forteresses que ces troupes occupent: ce

sont sans doute les Arabes, excités par le visir, qui les attaquent dans leur retraite.

SOLEYMAN.

Mais ne crains-tu pas que nous-mêmes?...

SEID.

Les Arabes respecteront les firmans que nous avons reçus du Grand-Seigneur; et nous sommes porteurs de passeports français, qui nous mettent à l'abri de tous soupçons.

On entend un cliquetis d'armes. Tous deux regardent au fond.

SEID.

Les combattans se rapprochent de ce côté. (*Montrant l'endroit par où l'esclave est sorti avec le dromadaire.*) Cachons-nous dans ces ruines.

Le bruit de guerre redouble. Les deux Turcs s'éloignent.

SCÈNE III.

On voit accourir pêle-mêle des soldats Français poursuivis par des Arabes. Malgré leur petit nombre, ils se rallient et cherchent à se défendre.

SCÈNE IV.

Les Arabes à cheval fondent sur eux de toutes parts, et parviennent à les enfoncer. Chaque fantassin Français attaque corps à corps un cavalier Arabe. Ils disparaissent de divers côtés en combattant.

SCÈNE V.

Au milieu de cette mêlée, on a vu la bonne Georgette, vivandière Française ; ses vêtemens sont en lambeaux, sa figure indique ses souffrances. Elle cherche partout un réfuge. Accablée sous le poids d'un grand panier qui renferme des provisions, elle tombe sur un banc de sable.

SCÈNE VI.

Trois Arabes démontés l'ont aperçue. Ils viennent lui enlever son panier. Ils vident avec avidité les bouteilles, et veulent ensuite l'emmener prisonnière. La pauvre Georgette se débat en vain. Elle tombe renversée au milieu de ses ravisseurs.

SCÈNE VII.

Le jeune Jules, trompette des guides du général en chef, s'est avancé au galop à la découverte; il voit le danger de la vivandière Française; il tire un coup de pistolet, blesse un des Arabes, met vivement le sabre à la main, et attaque les deux autres qui s'enfuient lâchement. Jules a reconnu sa mère; il met pied à terre et l'embrasse. Georgette à genoux remercie le ciel.

SCENE VIII.

Les Arabes reviennent pour voler le cheval du trompette. Il quitte sa mère, et les poursuit le sabre en main.

SCENE IX.

Georgette seule, peint ses craintes et sa douleur. Elle entend des cris: elle se cache derrière un banc de sable.

SCENE X.

Trois soldats Français de différens corps se sont égarés, et ont brisé leurs armes dans le combat: ils sont blessés. Un vieux grenadier porte son jeune camarade qui ne peut plus marcher. Tous trois sont prêts à succomber, accablés de lassitude, de faim et de soif.

SCÈNE XI.

Georgette se montre: en apercevant le panier

qu'elle a repris, les soldats lui demandent avec instance de quoi soulager la soif qui les dévore.

La bonne vivandière, touchée de leur triste situation, voudrait pouvoir les soulager; mais les Arabes lui ont tout enlevé; et les bouteilles restées dans le panier sont vides.

Les pauvres soldats, trompés dans leur attente, se livrent au désespoir. Ils se jettent sur le sable, ils le creusent avec leurs mains : à l'aide du tronçon de sabre qui lui reste, le grenadier espère y trouver un peu d'eau ; mais il n'en retire qu'une boue amère qui redouble sa soif.

SCÈNE XII.

Cependant les Arabes à cheval sont revenus sur leurs pas. Ils font feu sur les trois Français. La vivandière s'enfuit épouvantée.

SCÈNE XIII.

Un des soldats est tombé sous les coups de feu. Un autre cherche en vain à échapper en tournant autour d'un palmier, il est frappé d'un coup de lance. Le troisième, rassemblant toutes ses forces, saute en croupe derrière un Arabe, lui arrache son poignard, et le frappe. L'Arabe tombe de cheval, et le Français reste en selle à sa place, tandis que le grenadier fait un rempart de son corps à son camarade, renversé à ses pieds.

SCÈNE XIV.

Au bruit de cette escarmouche, Jules est revenu. Il se réunit au cavalier Français pour la commune défense: mais bientôt d'autres Arabes à pied accourent, les deux braves sont accablés par le nombre, démontés et prisonniers.

Les Arabes, après mille insultes, les attachent dos à dos, leur lient les pieds et les mains, arment leurs pistolets, et sont prêts à tirer.

SCENE XV.

Cependant le Général en chef, inquiet sur le sort de son trompette, et averti par Georgette, sa mere, s'est porté en avant avec quelques officiers et un peloton de tirailleurs. Témoin du danger de Jules, il fait charger les Arabes; étourdis de cette attaque imprévue, ceux-ci jettent leurs armes, et se mettent en déroute.

SCENE XVI.

Le Général saute vivement à bas de son cheval, il coupe avec son sabre les liens qui retiennent les deux captifs. Le soldat et Jules embrassent ses genoux, et l'Etat-Major, accouru sur les pas de son général, l'entoure et le contemple avec admiration.

KLÉBER.

C'est toi, vieux grenadier! es-tu dangereusement blessé?

LE GRENADIER.

Ah! général, ma plus grande douleur serait de quitter le champ de bataille.

KLÉBER *lui prenant la main.*

Brave homme! que veux-tu pour ta récompense?

LE GRENADIER.

L'honneur de monter le premier à l'assaut.

KLÉBER.

Voilà bien la réponse d'un Français!

Après avoir donné des ordres pour chasser l'ennemi, le Général se rapproche des soldats blessés, s'empresse de leur porter des secours, et, secondé par Jules, Georgette et les Officiers généraux, il les soulève, les fait asseoir, leur donne à boire, puis étanche le sang qui coule de leurs blessures. Ces pauvres gens

attendris, témoignent leur reconnaissance; le Général donne son cheval et celui d'un de ses aides-de-camp pour le transport des blessés; il aide lui-même à les porter sur les chevaux. Il les fait accompagner et diriger vers le quartier-général ainsi que Georgette, pour les empêcher de périr abandonnés dans le désert, restant à pied lui-même pour contenir l'ennemi. Le petit convoi s'éloigne en bénissant la généreuse humanité de Kleber.

SCENE XVII.

Les Officiers et les soldats, émus de tant de grandeur d'âme, entourent Kléber en versant des larmes.

SCENE XVIII.

C'est dans cet instant que les deux traîtres, cachés pendant les dangers, reparaissent, tandis que tous les Français sont inclinés avec respect autour de Kléber; Séid le désigne à Soleyman qui porte la main sur son poignard. Les Officiers se retournent, aperçoivent les deux Turcs, et les font avancer auprès du Général.

Ces deux misérables, les yeux baissés, se prosternent devant lui. On les interroge; ils montrent leurs passeports français. Le Général les parcourt de l'œil, et ordonne que ces voyageurs continuent librement leur route : mais comme ils paraissent pauvres, il leur offre généreusement une bourse. Soleyman voudrait la refuser; mais Seid plus avide, l'accepte et s'éloigne avec son compagnon, en témoignant une feinte reconnaissance.

SCENE XIX.

Pendant cette sortie, un des aides-de-camp arrive à cheval du côté opposé. Il remet au Général une dépêche. Celui-ci, après l'avoir ouverte, la donne au chef d'Etat-Major, pour en faire la lecture à haute voix, aux Officiers supérieurs réunis autour de lui.

Le chef d'Etat-Major lit :

« Mourad Bey, allié fidèle des Français, à leur Général, le plus » juste des chrétiens. »

« Je te préviens que le traité *Del Arisch*, fait avec le grand- » visir, est rompu : il exige que l'armée Française en Egypte et » en Syrie, mette bas les armes, et se rende prisonnière de guerre: » tiens-toi sur tes gardes, valeureux Kléber, et crains la perfidie » des Ottomans. »

Les officiers et les soldats témoignent la plus vive indignation.

KLÉBER, *avec feu.*

Camarades, on répond à de telles insolences par la victoire. Préparez-vous à combatre.

UN OFFICIER SUPÉRIEUR.

Si vous l'ordonniez, Général, j'irais surprendre pendant la nuit le camp des Turcs.

KLÉBER, *avec un léger mouvement d'indignation.*

La trahison seule a besoin des ombres de la nuit ; le vrai courage se montre au grand jour. (1)

LE CHEF D'ETAT-MAJOR.

Général, des espions Arméniens m'ont instruit qu'Osman, aga des janissaires, à la tête de l'élite des Turcs, s'est avancé non loin du village de Matariéh, où il a fait élever une forte redoute au milieu des ruines d'Héliopolis.

KLEBER.

Le courage Français saura l'enlever. Marchons.

Il s'élance sur le cheval de son Aide-de-camp, met le sabre à la main, se place à la tête des troupes, et sort vivement.

(*Le Théâtre change et représente une campagne ; au fond s'élève, au milieu des ruines, une redoute* (2) *garnie de canons et palissadée ; au fond, dans le lointain et sur un des côtés, on aperçoit une partie du village de Matariéh : quelques ouvrages en terre le défendent.*)

(1) Paroles mémorables de Kléber.

(2) La redoute était sur un monticule de sable, mais il existe des ruines dans les environs.

SCÈNE XX.

Deux janissaires sont en faction dans la redoute. Nassif pacha s'avance à cheval, précédé par deux chiaoux ; l'un porte une grande baguette blanche, et l'autre l'étendard, avec des queues de cheval, qui marquent la dignité de leur chef.

SCENE XXI.

L'aga Osman sort de la redoute avec quelques janissaires pour recevoir le pacha ; celui-ci met pied à terre et s'avance vers l'aga, en laissant les deux chiaoux avec les janissaires.

NASSIF.

Eh! bien, brave Osman, as-tu trouvé l'homme que le grand-visir veut charger du soin de sa vengeance ?

OSMAN.

Pacha, il vient d'arriver à l'instant sous ma tente, conduit par le dévoué Seid Abdoul.

NASSIF, *avec joie.*

Ainsi donc, rien ne s'oppose plus à la réussite de nos projets ?

OSMAN.

N'en doute point, Pacha ; ce Kléber qui, par ses vertus, par sa vaillance, est le plus formidable adversaire du croissant, tombera bientôt frappé par nos cimetères victorieux, ou par le poignard du vengeur des vrais croyans.

NASSIF.

Es-tu bien certain que celui que tu as choisi, remplira fidèlement sa promesse, et ne se laissera pas intimider à l'aspect du péril.

OSMAN.

Le fanatisme a tellement exalté sa tête, que la mort la plus certaine, la plus horrible, ne pourrait l'arrêter ; mais si tu le veux, Nassif, tu vas l'interroger toi-même ?

NASSIF.

J'y consens.

Osman monte vers le fond, et donne ses ordres à deux janissaires. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XXII.

A peine Osman est-il descendu près du Pacha, que les deux janissaires amènent Soleyman et Seid.

OSMAN, *à Soleyman.*

Approche, et ne crains rien.

SOLEYMAN, *avec exaltation.*

Soleyman ne craint que le grand Allah et le prophète. (*Il s'incline les yeux au ciel.*)

Osman lui montre le Pacha : Soleyman s'approche en posant la main droite sur le cœur.

NASSIF.

Quel est ton état, jeune homme ?

SOLEYMAN.

Lecteur des livres sacrés, dans la sainte mosquée d'Alep.

NASSIF.

Eh ! quel est ton but, en venant en ce pays ?

SOLEYMAN.

De briser les fers de l'auteur de mes jours, et ceux de ma patrie.

OSMAN.

Sais-tu que tu peux trouver la mort dans cette entreprise ?

SOLEYMAN, *avec dédain.*

Que m'importe, si je réussis ?

NASSIF.

La vie n'a donc aucun prix à tes yeux ?

SOLEYMAN, *avec force.*

Le prophète est témoin que j'en gouterais les charmes avec délices auprès de mon père, et de la beauté que j'aime ; mais voir l'Égypte esclave des ennemis du coran.... (*avec rage*) ah ! plutôt le supplice le plus affreux.

OSMAN.

Les vœux des vrais croyans vont se réaliser, et l'Egypte sera bientôt délivrée du joug des infidèles. Apprends qu'en ce moment même, la ville du Caire est livrée à une sainte insurrection. C'est au milieu de ce désordre, qui peut favoriser ton projet, que tu vas t'y rendre avec ton compagnon. (*Lui donnant des papiers.*)

Porte cet écrit aux Imans de la grande mosquée. Tu y trouveras un asile; ils te recevront comme un défenseur de la foi musulmane.. Pour prix de ton dévouement, le visir t'accorde vingt bourses d'or.

SOLEYMAN, *avec joie.*

O mon père, tu seras donc sauvé!

NASSIF.

Pars, sans différer... Puisse Allah! soutenir et diriger tes pas.

Soleyman, les yeux levés vers le ciel, s'incline devant Nassif pacha. Osman donne l'ordre à Seid Abdoul de l'accompagner jusqu'au Caire, et lui fait signe à part de le surveiller.

Soleyman et Séid s'éloignent.

SCÈNE XXIII.

OSMAN *revenant près du pacha.*

J'espère que notre fier ennemi trouvera l'écueil de sa gloire sous le feu de ces redoutes, s'il ose les attaquer: mais si le sort trahit mon courage, si Kléber est vainqueur, sa victoire sera le signal de sa mort.

On entend des sons de trompettes, le Pacha et l'Aga regardent au fond.

OSMAN.

Ces sons guerriers et le pavillon blanc qui flotte dans la plaine, nous annoncent un parlementaire Français qui est conduit par Ibrahim Bey, commandant les Mameloucks à nos avant-postes.

NASSIF.

Je veux le recevoir?

Il remonte au fond.

SCENE XXIV.

On voit paraître Ibrahim Bey, à cheval avec quelques Turcs ou Arnautes aux ordres d'Osman; ils amènent près de Nassif un colonel Français qui porte à la main un petit drapeau blanc et le présente au Pacha; celui-ci le reçoit avec un sourire de dédain.

NASSIF, *au Colonel.*

Que veux-tu ?

LE COLONEL *montrant ses papiers.*

J'ai l'ordre de remettre ces dépêches au Grand-Visir en personne.

OSMAN.

Sais-tu que nos lois veulent que l'on s'assure de ceux qui l'approchent, en les enchaînant ? et ne redoutes-tu pas leur extrême sévérité ?

LE COLONEL.

Un Guerrier Français ne redoute rien lorsqu'il s'agit de servir son pays.

D'après cette réponse, les janissaires, sur l'ordre d'Osman, saisissent brusquement le colonel, lui bandent les yeux et l'attachent à la queue d'un cheval. (1) L'intrépide Français subit cet indigne traitement sans marquer la moindre crainte. Il est conduit de cette manière barbare dans la redoute par Ibrahim Bey et des Turcs.

SCENE XXV.

OSMAN.

J'ai la certitude que le visir refusera toute proposition : au retour du parlementaire, nous devons nous attendre à être attaqués; car la promptitude et l'audace sont le caractère distinctif des Français.

NASSIF.

Ne quitte plus cette redoute confiée à ta garde.

OSMAN.

Oui, j'y trouverai la mort ou la gloire.

NASSIF.

Pour seconder ta bravoure, cher Osman, je vais me porter vers le Caire avec la cavalerie, et couper toute retraite aux Français.

Le Pacha remonte à cheval, précédé par les deux chiaoux et sort.

(1) C'est Baudot, aide-de-camp du général en chef, qui fut traité de cette manière infâme, et qui eut le courage de la supporter.

Osman resté seul un moment, va pour rentrer dans la redoute.

SCENE XXVI.

Le Colonel parlementaire en sort repoussé par ses conducteurs, il a toujours les yeux bandés; Osman le menace et sort avec les janissaires.

SCENE XXVII.

Le Colonel fait un geste d'indignation; jugeant qu'il est seul, il arrache son bandeau, le janissaire en faction dans la redoute, le met en joue, et lui montre son chemin, en lui enjoignant de s'éloigner; le Colonel, la rage dans le cœur, va pour sortir.

SCÈNE XXVIII.

Dans ce moment, Kléber, enveloppé d'un manteau (1), paraît seul en avant, sans être vu ni entendu par le janissaire en faction.

KLÉBER, *à demi-voix.*

Eh! bien, Colonel?

LE COLONEL, *le reconnaissant* (*bas*).

C'est vous, Général?

KLEBER, *bas.*

Quelle est la réponse du visir?

LE COLONEL.

La guerre... C'est en vain que je l'ai engagé à respecter le traité qu'il a signé lui-même, et à rétrograder dans ses anciennes positions. « Un visir ne sait point reculer, » m'a-t-il répondu avec insolence.....

(1) Il avait l'usage de prendre une capotte de soldat, et de se rendre aux avant-postes.

KLEBER, *avec fierté et noblesse.*

Pardieu ! je vais lui apprendre... (1) A moi, grenadiers !

Il jette son manteau et met l'épée à la main; le factionnaire, l'apercevant de la redoute, tire sur lui et le manque.

SCÈNE XXIX.

Au cri du général, les Français arrivent de toutes parts, au pas de charge.

En même temps les redoutes se garnissent de soldats turcs, une canonade s'engage.

SCÈNE XXX.

Les Mameloucks, conduits par Ibrahim Bey, paraissent en face des troupes françaises; les grenadiers les chargent vivement à la baïonette et les font reculer.

SCÈNE XXXI.

Osman qui voit ce mouvement de la redoute, la quitte pour venir au secours de sa cavalerie; les Français forment divers carrés et manœuvres : des fusillades très-vives s'échangent; les Français veulent escalader la redoute; la mitraille les repousse; Kléber fait avancer des canons; il met pied à terre, et voyant ses soldats hésiter, il s'élance à leur tête, enlève la position à la baïonette, et sabre les Turcs sur leurs pièces. Le Général arrache le drapeau ottoman, et l'élève dans les airs en signe de victoire. Dans ce moment

(1) C'est mot pour mot la réponse du Visir et la réplique de Kléber, au *juron* près qui fut un peu plus *expressif*

les janissaires sont tous expirans ou renversés ; et leur Aga rend son épée au général vainqueur (1).

(1) A Matariéh, huit mille janissaires intrépides, l'élite de l'armée turque, soutenus par une troupe innombrable de cavalerie, composée d'Osmanlis et de Mamelouks trouvèrent tous la mort sous les baïonnettes de trois mille Français, formant l'avant-garde de dix mille au plus, qui avaient en tête, tant à Héliopolis qu'à El-Hanka, plus de quatre-vingt mille hommes commandés par le visir Youcef, en personne. *Ce chef suprême* des Turcs prit la fuite à l'aproche de nos braves qui s'avançaient en criant, *au visir, au visir !* et *ce héros ottoman* qui ne *savait pas reculer*, ne se crut en sûreté qu'au fond du désert.

Après cette triple victoire, Kléber fut obligé d'aller reconquérir le Caire, révolté et en partie au pouvoir de Nassif Pacha, d'Ibrahim Bey, et de beaucoup d'autres chefs.

On conçoit sans doute la difficulté de retracer, dans un cadre étroit, d'aussi étonnans faits d'armes ; et peut-être me pardonnera-t-on d'avoir présenté une esquisse un peu terne d'un tableau si brillant, si l'on considère que c'était le seul moyen d'en donner une idée à une classe nombreuse, peu familiarisée avec l'histoire, mais jalouse de connaître tout ce qui intéresse la gloire impérissable des Français.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un Jardin; au fond, une terrasse qui communique à une galerie et à divers bâtimens ; On y monte par un escalier placé à gauche ; en avant sur la droite, on voit des arbustes fleuris ; au milieu est une citerne à roues, auprès un banc et un nopal (grand figuier des Indes). En face, à gauche, est un pavillon élevé sur plusieurs marches; dans ce pavillon on voit une table, des papiers, des plumes, et plusieurs siéges; la table est couverte d'un tapis : au-delà de la terrasse on distingue la place d'Esbekir.

SCENE PREMIÈRE.

La jeune Saméa est occupée à cueillir des fleurs qu'elle destine à son amant.

SCÈNE II.

Entrée de Ziska, jeune Ethyopienne esclave.

ZISKA.

Voici, bonne maitresse, Kadilla; grand'mère à vous venir ici bien contente.

SCÈNE III.

La vieille Kadilla descend péniblement l'escalier et vient en scène.

SAMEA.

Bonjour, bonne mère (*elle l'embrasse*).

KADILLA, *tenant un papier.*

Bonjour, mon enfant... Notre général revient vainqueur; en voici la nouvelle.

ZISKA *avec malice et gaîté.*

Et avec lui petit trompette, monsieur Jules, que vous aimer tant : (*à Saméa*) pas vrai, petite maîtresse à moi ?

SAMEA, *bas à Ziska.*

Tais-toi donc, Ziska.

KADILLA.

Grâce au courage, à la grandeur d'âme de Kléber, les malheurs que les révoltés avaient attirés sur cette ville, vont enfin cesser.

ZISKA.

Oui, et braves soldats Français ramener dans grand Caire, avec douceurs de la paix, plaisirs et gaîté qui toujours régner dans beau pays de France.

KADILLA.

Quel être généreux et magnanime que ce Kléber ! Ah ! je n'oublierai de ma vie, que c'est lui qui m'a sauvée des flammes, ainsi que ma petite fille Saméa.

ZISKA, *en pleurant.*

Ah ! bonne maîtresse Kadilla, moi avoir toujours présent à pensée à moi, brillant courage de jeune ami Jules, qui même jour avoir préservé Ziska de malheur bien grand pour pauvre fille, d'être emmenée dans désert par méchans Arabes .. Ahi ! ahi !

KADILLA.

L'Egypte entière bénit les Français qui l'ont délivrée d'un joug odieux.

ZISKA, *en riant.*

Oh ! bien vrai ça : plus jamais vilains sérails; plus jamais grilles de fer, qui nous retenir prisonnières : jeunes filles maintenant aussi libres à grand Caire qu'à Paris... Là bas, là bas.

KADILLA.

Si le ciel seconde les projets du sage Kléber, notre beau pays deviendra bientôt une colonie Française, et il jouira des bienfaits de la civilisation et des arts.

SAMEA.

Il en jouit dès à présent, ma bonne mère.

ZISKA.

Oui, bons Français nous avoir déja donné joli jardin pour plaisir et danse, qu'eux appeler.... un Tivoli.

KADILLA.

Mais nous oublions que nous devons tout préparer pour la réception du vainqueur des Osmanlis. C'est ici dans le jardin que se donne la fête... Les généraux seront placés là, dans ce pavillon, et j'ai retenu une troupe de jeunes almées, dont les grâces et les jeux plaîront sans doute à notre cher Kléber.

SAMEA, *à part.*

Je reverrai mon cher Jules.

ZISKA, *avec malice.*

Et moi danserai peut-être jolie danse française avec petit trompette...

Elle danse gaîment en donnant la main à Samea, qui a l'air de la bouder pour ce qu'elle vient de dire : la vieille Egyptienne remonte vers le fond.

KADILLA.

Qu'aperçois-je donc la-bas ? le vieux Iman et le lecteur de la grande mosquée... un étranger les accompagne : que viennent-ils faire dans le palais des Francs ?

SCÈNE IV.

L'Iman entre avec Seid et Soleyman.

SEID, *d'un ton patelin.*

Pardon, respectable Kadilla, si nous venons vous déranger au milieu des préparatifs de la fête pour le grand chef des Francs, si cher à tous les habitans du Caire qu'il vient de sauver pour la deuxième fois ; mais connaissant votre charité, votre humanité, et surtout votre bienveillance pour les saints ministres du culte de Mahomet, nous n'avons pas hésité, le vénérable Iman et moi, à venir vous demander une grâce pour ce jeune et fidèle croyant. (*Il montre Soleyman*)

KADILLA., *brusquement.*

Parlez, de quoi s'agit-il ?

SEID.

De remplir la loi du prophète en donnant l'hospitalité pour une nuit seulement à ce pauvre voyageur.

KADILLA, *avec mécontentement.*

Ne pourriez-vous le loger dans la mosquée? ce serait donner le précepte et l'exemple.

SEID, *avec dissimulation.*

Vous avez bien raison, fidèle Musulmane; mais la mosquée est destinée à recevoir les braves Français blessés.

KADILLA.

Les pauvres gens! que je les plains, et que je vous loue de leur donner une asile!

L'IMAN.

Vous consentez donc?

KADILLA.

Je ne puis vous refuser; mais il faut que je prévienne les officiers supérieurs français qui habitent cette maison.

SOLEYMAN.

Quelle nécessité?

KADILLA.

Ils sont aussi charitables, aussi humains que les Musulmans; ils se plaisent à imiter leur généreux chef.

SEID.

Nous pensons comme vous. Cependant...

KADILLA.

Ne craignez pas un refus. Si le brave Kléber est l'ami de ses soldats, il est aussi celui du pauvre et le protecteur du peuple.

L'IMAN, *avec contrainte.*

Personne n'en doute.

KADILLA.

Permettez donc que je lui offre l'occasion de faire une bonne action de plus: cela lui fera plaisir.

SOLEYMAN, *un peu troublé.*

J'ai des motifs secrets, pour ne pas me faire connaître. Je vous avoue même que l'existence de mon père dépend de mon silence.

SAMEA, *attendrie, à sa grand-mère.*

L'existence de son père!

ZISKA, *priant Kadilla.*

Ah! bonne maîtresse, consentez....

SOLEYMAN, *à Kadilla.*

Donnez-moi le réduit le plus obscur, hors de l'enceinte destinée aux Français. (*avec un ton douloureux.*) Je n'ai besoin que

d'un morceau de pain, et d'un peu de repos, pendant que vous célébrerez cette fête.

KADILLA, *touchée.*

S'il en est ainsi, suivez-moi... Ziska, reconduis le respectable Iman.

ZISKA.

Oui, maîtresse.

KADILLA.

Tu reviendras ensuite me trouver... Toi, ma chère Saméa, continue de tout préparer ici. (*A Soleyman.*) Venez, pauvre malheureux, venez.

Elle remonte l'escalier avec Soleyman. L'Iman et Séid s'éloignent de l'autre côté, en faisant des signes d'intelligence à l'assassin. Saméa redescend vers le berceau.

SCÈNE V.

Saméa restée seule, s'impatiente de ne pas voir arriver son jeune amant. Elle revient s'asseoir sous le nopal, en chiffonnant avec dépit le bouquet qu'elle lui destinait.

SCÈNE VI.

Jules arrive gaîment et en courant. Il aperçoit la petite Égyptienne, et s'arrête en la regardant avec intérêt. Il s'approche d'elle ensuite tout doucement, et lui enlève une rose qu'elle allait placer à son corset. Saméa veut la ravoir, mais elle ne l'obtient qu'en échange d'un baiser, qu'elle refuse : mais le jeune Jules le lui ravit. Elle paraît fâchée. Il est à ses genoux: elle pardonne, et lui attache la rose à son côté.

Georgette paraît alors conduite par Ziska, qui va retrouver sa vieille maîtresse, après lui avoir montré son fils.

SCÈNE VII.

Georgette gronde son fils, en lui disant que Saméa n'est pas faite pour lui. On entend le tambour au loin,

des femmes viennent annoncer l'entrée du général dans le Caire. Le petit Jules court à son poste.

SCENE VIII.

Le général arrive à cheval dans la place d'Esbékir, au milieu de son état-major, à la tête des troupes Françaises victorieuses. On les voit défiler au-delà de la terrasse.

En même temps les Almées conduites par Kadilla, paraissent sur l'escalier de la terrasse, et les jeunes Egyptiens, en habits de fête, se rangent au fond. Ceux-ci portent des bannières qui offrent l'image des anciens dieux d'Egypte, et les Almées ont à la main des couronnes de lauriers.

Le Général a mis pied à terre. Il entre par la terrasse. Dans ce moment, il se fait autour de lui un groupe général. Le vainqueur des Turcs refuse modestement les couronnes ; mais il en prend une qu'il attache à un étendard de cavalerie ; ensuite il reçoit en souriant le simple bouquet de Saméa. Il aperçoit alors un signe d'intelligence entre Jules et la petite Egyptienne. Il voit la rose à la boutonnière de Jules, il sourit, et faisant un geste familier, il remet à Jules le bouquet en lui faisant entendre que les fleurs cueillies par une aussi jolie fille, doivent être réunies, et que s'il se conduit toujours en brave, plus tard il pourra espérer de l'avoir pour épouse. *J'avais bien raison de l'aimer* (dit Jules à Georgette émerveillée) ; *vous voyez bien, ma mère, qu'un soldat Français peut prétendre à tout? la vaillance ne connaît pas les rangs.*

Le Chef d'Etat-Major arrive et dit :

Le chef de la députation de la ville du Caire, Mohammed Effendi, demande l'honneur d'être présenté au général.

Celui-ci fait un signe d'assentiment. Il envoie un Aide-de-Camp pour recevoir l'Effendi.

SCENE X.

Le Général et l'Etat Major vont se placer dans le pavillon.

La députation Turque, présidée par Mohammed, paraît au fond, et s'avance respectueusement, conduite par l'aide-de-camp.

MOHAMMED.

Illustre chef des Francs, ta vaillance a rejeté les fiers Ottomans dans le désert, et le Grand-Visir qui croyait faire la conquête de l'Egypte, est allé cacher sa honte au fond de la Syrie. Béni soit Allah, qui guide tes pas vers cette cité, pour y rétablir la paix en punissant ceux qui t'ont trahi, et grâces soient rendues au petit nombre de Français que tu avais laissés dans cette ville, qui par leur courageuse résistance nous ont sauvés du pillage et de la destruction : mais le feu de la révolte peut encore s'étendre au milieu d'un calme apparent ; on a même parlé sourdement d'assassins étrangers qui en voudraient à tes jours.

KLEBER, *avec calme.*

Ne craignez rien ; il y a loin du poignard d'un traître, au cœur d'un honnête homme (1).

MOHAMMED.

Les Magistrats de cette ville m'ont envoyé pour t'assurer qu'ils exerceront la plus grande surveillance, et le peuple heureux et libre sous le gouvernement paternel des Français, secondera leurs intentions.

KLEBER.

Dites bien à ce bon peuple que son bonheur fera ma véritable gloire.

MOHAMMED.

Tu fus le père de tes soldats, tu deviendras le nôtre, et pour le bien-être de cette contrée, si long-temps dévastée par l'ignorance et par la barbarie, le ciel secondera tes nobles projets.

KLEBER.

J'en ai l'espérance, mes amis : oui, puisque la guerre m'a épargné, je desire vivre long-temps encore pour assurer le bonheur de l'Egypte, et jouir de la gloire de ma patrie.

Après avoir parlé, le Général indique qu'il est prêt

(1) Cette réponse est d'un de nos plus célèbres magistrats : Kléber se plaisait à la citer, ainsi que d'autres sentences des grands hommes de Plutarque.

à voir la petite fête qu'on lui a préparée. Il invite Mohammed à se placer dans le pavillon, auprès de lui. Tous deux sont assis. Les Officiers sont debout: Kadilla et Saméa s'asseyent sous le nopal; plus loin est Jules avec sa mere. La jeune Ethyopienne, les jambes croisées, est aux pieds de sa vieille maîtresse.

Les Almées, mêlées aux Egyptiens, exécutent d'abord les danses-pantomimes, à la manière du pays. La fête est bientôt animée par l'entrée joyeuse de jeunes soldats français et de vivandières provençales. Ils se mêlent aux jeux des Almées. Les Français dansent gaîment, tandis que celles-ci forment des groupes variés avec les Egyptiens, et l'on distingue en avant le petit trompette figurant avec sa bien-aimée Saméa, et Ziska avec un jeune hussard.

La nuit est venue.

La galerie du fond est illuminée.

MOHAMMED *à Kléber.*

Brave Kléber, daigne accepter le repas que les Magistrats de la ville du Caire ont fait préparer dans cette galerie, pour toi et pour tes dignes compagnons.

Le Général indique par un geste qu'il y consent. Il offre la main à deux dames Egyptiennes; ses officiers imitent sa galanterie et le suivent. Les Almées s'éloignent en dansant. Les Français et les Turcs sortent aussi de divers côtés. Tout est obscur dans le jardin : la galerie seule est éclairée sur un de ses côtés.

SCENE XI.

C'est alors qu'on voit Soleyman s'avancer avec mystère et à pas lents au bas de l'escalier de la terrasse. Il s'approche au-dessous de la galerie, et se cache en apercevant une patrouille française qui traverse la place.

Plusieurs Chefs de révoltés paraissent également dans la place, et font à Soleyman des signes de reconnaissance.

Le vieux Iman sort de la galerie et dit à Soleyman : *Kléber va venir en ces lieux, souviens-toi de tes sermens.*

SCENE XII.

Soleyman le promet. Le vieux Iman rentre dans la galerie ; Soleyman descend dans le jardin et s'avance auprès d'un petit mur de retour pour y attendre son complice, auquel il a donné rendez-vous à cet endroit écarté.

SCENE XIII.

Séid paraît sur le mur, reconnaît Soleyman et dit : *Tout est prêt ; tu peux frapper. La révolte va éclater de nouveau dans le Caire, et les Français sont perdus.*

Il se fait un mouvement dans la galerie ; tous les convives quittent la table, et viennent sur la terrasse, à la suite du général.

Soleyman, craignant d'être aperçu, se cache en avant du pavillon.

SCENE XIV.

Kléber engage les convives à retourner à table, en leur disant qu'il va passer avec l'Ingénieur dans le jardin, et qu'il sera de retour dans un instant.

Les Officiers vont se remettre gaîment à table. Le Général descend les marches de la terrasse avec l'Ingénieur (1).

SCENE XV.

A peine sont-ils dans le jardin, l'assassin montre sa tête hors de la citerne ; les deux français sont occupés à regarder un plan que l'ingénieur a été prendre dans le pavillon ; le Général indique les réparations qui sont

(1) M. Protain, dont le nom appartient à l'histoire, vit encore et habite Paris en ce moment.

à faire à son palais endommagé dans la dernière révolte.

Dans cet instant l'assassin s'approche en rampant sans être aperçu, et frappe le Général qui jette un cri. (1)

L'ingénieur veut le défendre : il reçoit un coup de poignard dans la gorge, il se débat avec Soleyman qui le renverse et revient frapper de nouveau sa première victime.

L'assassin se glisse sous le nopal où il se cache.

SCÈNE XVI.

Au cri de leur Général, tous les Français accourent, ainsi que Kadilla, Saméa et les Egyptiens qui lui sont dévoués; mais ils n'arrivent près de leur chef que pour le voir expirant. Les révoltés, cachés, attendaient que le crime fût consommé.

Le signal est donné; on entend le bruit du canon et la générale : plusieurs ordonnances traversent la place au galop.

Les officiers supérieurs courent à leurs postes en criant aux armes.

SCÈNE XVII.

Les Aides-de-Camp, consternés, enlèvent le corps de leur Géneral et le portent dans le pavillon. Jules jette sur lui le tapis qui couvre la table. Les Aides-de-Camp volent au combat; Jules reste dans le pavillon, par l'ordre du chef d'État-Major, et baisse la portière qui le ferme.

SCÈNE XVIII.

Le bruit du canon se rapproche, il est mêlé de fréquentes fusillades; on voit Saméa et les Almées qui

(1) Le crime fut commis en plein jour : mais le mystère de la nuit était nécessaire pour amener l'attaque des révoltés, qui forme le dénouement.

s'enfuient par la terrasse, à la lueur de l'incendie qui déjà dévore le palais.

SCÈNE XIX.

Séid a franchi le mur avec plusieurs autres Turcs de la Mosquée. Soleyman égaré, se lève, court vers lui, et s'écrie d'une voix sombre, en montrant le pavillon.

Je l'ai frappé: il est là ... expirant.

SEID, *avec une fureur concentrée.*

Hâtons-nous, enlevons le corps du chef des infidèles; que son sang répandu glace de terreur ses soldats, et double le courage des enfans de Mahomet..... allons

SCÈNE XX.

Les Turcs font un mouvement pour entrer dans le pavillon. Jules en sort un pistolet à la main en s'écriant:

Vous ne l'aurez qu'après ma mort.

Tandis que le bruit des armes continue plus vivement à l'extérieur, le jeune et intrépide Français défend seul la dépouille mortelle de son Général, sans être épouvanté par le nombre.

SCÈNE XXI.

Il va succomber: heureusement plusieurs militaires Français accourent. A leur vue, le lâche et perfide Soleyman se cache de nouveau dans la citerne. Jules l'aperçoit et veut courir sur lui: il est arrêté par Séid qui le combat corps à corps.

SCÈNE XXII.

Pendant ces divers mouvemens, on a vu dans la

place une mêlée de cavalerie ; et sur la terrasse s'est engagé un combat d'infanterie ; enfin le Caire, en proie à la révolte, au carnage et à l'incendie, offre l'image d'une ville prise d'assaut.

SCENE XXIII.

La bravoure française l'emporte bientôt. Tous les révoltés sont vaincus et massacrés. Au milieu de ce tumulte, Jules débarrassé de son adversaire, a découvert l'assassin au fond de la citerne. Les soldats l'en arrachent et le désarment. L'Ingénieur blessé, arrivant soutenu par Georgette qui a pansé ses blessures, reconnaît celui qui l'a frappé; c'est dans le même moment que les Egyptiens fidèles, et les Français triomphans entourent et garnissent toute la scène.

SCÈNE XXIV.

Horreur générale à la vue de l'assassin. La rage de ce misérable éclate; il veut s'échapper, on le retient; le Chef d'état-major dit : *qu'on traîne ces assassins au supplice; et nous, soldats, rendons hommage à la mémoire du grand Capitaine que la France a perdu.* On exécute cet ordre, et les assassins sont entraînés vers la terrasse.

SCENE XXV ET DERNIÈRE.

Cependant Jules va ouvrir la portière du pavillon, et mettant un genou en terre, montre aux soldats le corps du Général.

A cette vue, la tristesse et l'effroi se peignent sur toutes les figures. Egyptiens et Français, tous se prosternent en versant des larmes, et avec un respect religieux. En même temps, vers le fond, on aperçoit

l'assassin dont la main droite brûle dans les flammes d'un brasier (1). Enfin, dans l'endroit le plus apparent de la terrasse, on voit le perfide Iman avec le farouche Séid à genoux, attendant sous le cimetère levé, le coup de la mort.

(1) Pendant cette douloureuse opération, Soleyman, animé par le fanatisme, ne proféra aucune plainte, et resta calme. Mais ensuite un tison ayant touché son bras, il fit un cri, et répondit de sang-froid, à ses bourreaux, qui l'accusaient de faiblesse : *Je me plains, parce que ceci n'était pas dans ma sentence.* Il fut ensuite élevé sur le pal, et conserva le même courage jusqu'à la mort. On peut voir son squelette, portant encore les traces de son supplice, dans une des salles du Muséum d'histoire naturelle, au Jardin du Roi.

FIN.